

1926

—

VIII

A PROPOS DU RIF

Depuis que je vous ai entretenus il y a bientôt un an du Rif et de son histoire, les événements qui s'y sont passés ont attiré l'attention générale sur cette région du Maroc qui était jusqu'à présent restée presque complètement ignorée. D'importantes études ont été entreprises, non seulement au point de vue historique et sociologique, mais également au point de vue géographique, cartographique et linguistique. L'organisation actuelle des tribus du Rif avec leurs çofs, leurs influences politiques et religieuses, tous les éléments divers qui peuvent permettre d'y pénétrer matériellement et moralement, tout cela a fait l'objet de travaux considérables, menés avec une remarquable méthode dans un minimum de temps. Cet effort a été fait par la direction des Affaires Indigènes et mené à bien par le lieutenant de vaisseau Montagne, par le lieutenant Penès, et, en ce qui concerne plus particulièrement l'étude des confréries religieuses et de leurs influences, par M. Lévi-Provençal, qui a bien voulu consacrer à ces travaux non seulement sa science d'arabisant et son érudition, mais également l'expérience qu'il a acquise de ce genre d'enquêtes et d'une partie de la région elle-même, par

un séjour comme officier des renseignements à la Qalaâ des Sless, pendant les derniers mois de la guerre. Enfin, mon collaborateur M. Georges Colin est actuellement à Fès ; il apporte à l'œuvre entreprise ses profondes connaissances linguistiques, son expérience des indigènes et la sûre méthode de travail acquise par un séjour de deux ans à l'Institut Français du Caire. On aura donc dans peu de temps une sérieuse étude du Rif et des Djebala qui, sans être sans doute définitive, constituera une base solide sur laquelle progressivement on pourra construire une véritable monographie. Il y a trente ans que Mouliéras, le premier, a tenté ce travail, et à mesure que l'on pénètre péniblement dans cette partie la plus fermée du Maroc inconnu, on se rend compte de l'utilité des renseignements qu'il avait si patiemment recueillis.

Ce n'est pas seulement chez nous que l'effort des chercheurs est dirigé sur le Rif, et dans la zone voisine on s'occupe également de réunir de la documentation sur son état actuel et son histoire. Dans son numéro de septembre 1925, « La Revista de Tropas Coloniales » publie un document en hébreu, d'après lequel le premier royaume de l'Afrique du Nord était un royaume juif qui se trouvait dans le Rif. « Souvenir pour les fils d'Israël, dit ce document, afin qu'ils le transmettent à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. Nous avons entendu dire et nos parents nous ont raconté ce qui existait aux époques antérieures. Dans l'Extrême Occident, c'est ainsi que s'appelle le Maroc en langage hébraïque, avant la domination arabe, a régné un grand Juif courageux et vaillant, chez lequel l'ascétisme et la sainteté se joignaient à la science et à la dignité. Le peuple le proclama bienheureux. Cet homme fut le premier qui régna dans l'Empire de l'Afrique la Grande : il portait le nom fameux de Yakoub et se paraît du nom de famille de Pariente. Il habitait au pays de l'Occident qui aujourd'hui encore est connu sous le nom de Rif ; il est de notoriété publique que ses habitants sont vaillants et très

instruits des choses de la guerre, et il semble que ce nom de Rif, usité par tous, tire son origine de ce que les fils d'Israël l'ont donné au pays en mémoire du premier roi qui y régna et que ce nom se décompose de la façon suivante : R. Rebbi — I. Yacoub — F. Pariente ou Fariente (le P. final se prononçant F' en hébreu), en l'honneur de cet homme illustre. Le pays a continué à porter ce nom sans que ses habitants en connaissent l'origine.

« Ce roi fortuné a régné de nombreuses années et fut riche en biens et en sciences. Il reçut la couronne de la bonne Renommée qui est supérieure à la couronne de souverain ou de savant. Il a joui de l'estime de tous, Israélites et autres, son nom était mentionné pour les richesses de la gloire de son règne et pour la magnificence de son pouvoir.

« Heureux les yeux qui ont vu ce roi triomphant par sa justice, qu'entourait une milice commandée par dix-huit mille chefs de mille et de cent hommes qui vécurent dans une paix bénie, comme des eaux calmes. Souvenirs d'antan que nous nous souvenons avoir entendus de la bouche d'hommes instruits qui les avaient eux-mêmes entendus raconter par le grand maître des savants, l'illustre grand rabbin de la ville de Tetouan, le révérendissime Jacob Benmalka, de sainte mémoire, qui racontait les fastes de la famille princière de Pariente et recommandait à tous ceux qui assistaient à ses audiences de respecter, d'honorer, d'exalter et de glorifier tous les membres de l'éminente famille des Pariente, proclamant avec raison qu'ils sont d'extraction royale par leur race et leur illustre lignée. Nous en avons entendu autant ou quelque chose d'approchant de la bouche du saint personnage qui a illuminé le monde de sa science, le grand cabaliste, le révérend Joseph-Haïm Bensarmon. Cette noble famille est aujourd'hui apparentée à la grande famille de Serero qui descend des fameux rabbins d'Espagne, de descendance noble et immaculée : cette famille est venue en effet s'établir en Castille à l'époque de la destruction de Jérusalem et elle descend de

la famille royale de David. De cette alliance il y a aujourd'hui des fils renommés et charitables dont les noms sont Jonas et Josué, que Dieu les bénisse, et leur maison est un palais de rois où règne la crainte de Dieu et de ses commandements. Tel est ce que j'ai entendu de la bouche de ces saints personnages qui vivent la vie éternelle ; celui qui écrira cela sera béni de Dieu, et que celui qui s'écartera de cette croyance ferme la bouche, sinon Dieu le joindra à ceux qui agissent avec iniquité.

« Et que la paix soit sur Israël !

« *Signé* : Semtob BENSARMON.

« Vu l'acte signé par le révérendissime Semtob Bensarmon, fils de l'illustre cabaliste Joseph Bensarmon : tout ce qu'il avance est exact et véridique et nous l'avons nous-mêmes entendu dire, en vertu de quoi nous signons et nous apposons notre sceau dans cette ville de Livourne en l'année 5575 (1815). — Suivent les signatures légalisées par les grands rabbins ».

Sur quels faits réels peut être établi ce singulier document, il est bien difficile de le savoir. L'acte lui-même est assez étrange dans sa forme ; il paraît avoir été rédigé à une date inconnue et on ne sait où, par Joseph Bensarmon, d'après les déclarations verbales du grand rabbin de Tetouan, Jacob Malka. La seule date que l'on y trouve, 1815, sans indications de jour ni de mois, est celle d'une sorte de visa approbatif donné à la déclaration écrite de Joseph Bensarmon à Livourne par trois juifs, dont les signatures ont été légalisées par trois grands rabbins sans doute de la même ville. Il ne présente donc dans sa forme aucun caractère sérieux d'authenticité.

J'ai parlé il y a deux ans de l'importance considérable que semblait avoir eue en Espagne et au Maroc l'élément juif vers la fin du sixième siècle, c'est-à-dire un peu avant l'Islam. Au moment où l'autorité de Byzance commençait à disparaître du Maroc, il y a eu une de ces manifestations de vitalité berbère, si fréquentes dans l'histoire, et ces berbères étaient en grand nom-

bre juifs, si ce n'est en majorité. Des relations s'étaient établies entre les juifs du Maroc et ceux d'Espagne et il semble qu'il y a eu entre eux, vers 612, sous le règne du roi Sisebuth, une véritable alliance pour débarrasser l'Espagne du joug des Visigoths et y créer un royaume juif. Cette espèce de conspiration fut déjouée par le clergé visigoth et se termina par une terrible persécution des juifs d'Espagne, dont un grand nombre s'enfuirent au Maroc. Sous la direction des juifs espagnols, les berbères judaïsés du Maroc avaient en réalité créé de véritables États juifs. La région du nord marocain, en bordure de la Méditerranée, se trouvait par son voisinage de l'Espagne plus directement sous l'influence de la Péninsule et il n'y a rien d'impossible à ce qu'un État judéo berbère ait existé avant l'arrivée d'Oqba dans une partie de ce qui est aujourd'hui le Rif. Est-ce à cet hypothétique royaume que fait allusion le document reproduit dans le journal espagnol ? C'est très vraisemblable, et par un sentiment très naturel, les communautés juives du Maroc, opprimées et persécutées, ont toujours aimé à se transmettre, en les déformant et en les exagérant parfois, les souvenirs devenus légendaires des temps meilleurs ; cette gloire relative du passé les consolait des misères présentes en entretenant l'espoir pour l'avenir. Quant à la royauté de Yacoub Pariente, elle paraît plus problématique, d'autant plus que ce nom de famille de forme espagnole ne semble pas pouvoir remonter à une époque aussi lointaine. Je ne puis m'empêcher de constater que le même nom était porté par l'interprète juif embarqué à Melilla en 1666 par Roland Fréjus, lorsqu'il se rendait à Taza auprès de Moulay Rechid, porteur d'une lettre de Louis XIV. Il y avait donc des Pariente à Melilla à cette époque et c'est peut être tout simplement cet incident évidemment considérable dans l'existence d'un juif de Melilla qui, grossi et faussé par le temps et par l'imagination populaire, a permis à un descendant du Yacoub Pariente de Roland Fréjus de faire établir à Livourne le parchemin donnant à sa

famille une origine royale. Quoi qu'il en soit, ce document, qui ne peut avoir aucune prétention historique ou scientifique, mais qui est simplement amusant et curieux, n'apporte évidemment aucune lumière sur l'étymologie du mot « Rif » et ne paraît pas pouvoir constituer un argument sérieux aux partisans de l'autonomie rifaine. C'est un monument élevé à la gloire de la famille Pariente, qui pouvait avoir son utilité quand il a été établi, c'est-à-dire un an après la reprise du Grand duché de Toscane et de la ville de Livourne par Ferdinand III, fils de l'Empereur Léopold.

* * *

En parlant, l'année dernière, de la part prise par les Rifains au soulèvement de l'Emir Abdelqader ben Mahi Ed-Din, je disais que l'on ne savait pas exactement quelle avait été l'attitude des tribus du Rif au moment des troubles causés par la bataille de l'Isly et par les intrigues de l'Emir. De précieux renseignements sont fournis à ce sujet par la remarquable étude sur le « Gouvernement Marocain et la Conquête d'Alger », que M. Ismaël Hamet vient de faire paraître dans les Annales de l'Académie des Sciences Coloniales. D'après de nombreuses lettres du Sultan Moulay Abderrahman, publiées avec leur traduction par M. Ismael Hamet, on se rend compte de l'inquiétude du Sultan relativement à l'attitude du Rif et des intrigues d'Abdelqader dans cette région. Certaines de ces lettres, écrites à son fils et Khalifa Sidi Mohammed, auraient pu être écrites à propos des derniers événements du Rif, et les craintes du Makhzen à propos de cette région étaient les mêmes qu'elles peuvent être encore aujourd'hui.

Le 14 janvier 1846, Moulay Abderrahman écrivait à son fils ce qui suit : « Mais l'affaire d'El-Hadj Abdelqader est bien plus grave et urgente à examiner ; en effet, sa haine pour le gouvernement est avérée et son activité s'exerce de telle sorte qu'il est impossible de fermer les yeux sur les agissements dont la

portée se fait sentir parmi les tribus au delà de Taza, comme les Kerarma et celles qui sont en deçà. Celui qui dirige cette agitation, c'est l'ennemi de Dieu, Mohammed ben Dahman, avec son groupe aidé par un autre groupe. Le Hadj Abdelqader avec ses flatteries, sait les séduire et allumer chez eux la convoitise : *il attire les gens du peuple en couvrant du manteau de la religion des appétits purement matériels ; il leur dépeint sous des couleurs séduisantes les intrigues auxquelles il se livre et les appelle à la guerre sainte... »*

J'ai parlé également, l'année dernière, du combat des troupes du Sultan contre Abdelqader à Tafersit, et où le Caïd Mohammed El-Ahmar El-Malki a été tué. Voici ce qu'écrivait à son fils, au sujet de cette bataille, le Sultan Moulay Abderrahman, le 18 juin 1847 : « Par votre lettre et celles qui l'accompagnaient, vous nous avez informé de l'attaque du traître, infidèle à ses engagements (Abdelqader), qui a attaqué de nuit, avec les siens *et les tribus du Rif*, l'armée chérifienne envoyée dans ce pays... » Et plus loin : « Les tribus du Rif sont fortes par le nombre et par leurs ressources variées : leurs guerriers sont pleins de vaillance, ils ont l'esprit fertile en ruses et stratagèmes et c'est pourquoi notre oncle défunt (le Sultan Moulay Sliman) n'envoyait contre ces tribus que des armées importantes comptant 40.000 hommes ou à peu près, par crainte d'aventures comme celle qui vient de se produire ; ces forces d'ailleurs ne recueillaient que ce qui était facile à prendre, sans jamais s'engager à fond. »

Dans une lettre du 5 juillet 1847, le Sultan, écrivant à son fils à propos des événements du Rif lui dit : « En ce qui concerne votre demande de ne pas faire obstacle aux gens du Rif qui fréquentaient les marchés, mais de les tolérer, vous avez parfaitement raison ; cette attitude s'impose et nous nous proposons de vous la recommander, lorsque nous avons reçu votre communication à ce sujet. Agir autrement n'aurait en effet d'autre ré-

sultat que de les éloigner de plus en plus et de les mettre en garde, tandis que la tolérance la plus large, comme s'ils n'avaient rien fait de reprehensible, les portera à faire amende honorable, à donner leur aide au Makhzen et à contribuer énergiquement à appréhender ceux qui les ont induits en erreur ».

Quelques semaines plus tard, le Sultan Moulay Abderrahman, devant les progrès accomplis par le Hadj Abdelqader dans le Rif, semble avoir renoncé à cette tolérance et, le 21 juillet, il écrit à Sidi Mohammed : « Nous avons reçu votre lettre par laquelle vous nous faites connaître la conduite de l'Agitateur (Abdelqader), disant qu'il s'est transporté chez les Guelaïa et s'est fait restituer par eux ce qu'ils avaient enlevé à ses partisans. Bien plus, il leur a fait payer une amende et il en est résulté un grand désarroi chez les tribus rifaines, qui redoutent pour elles un pareil traitement... » Et plus loin : « Cette catastrophe nous a appris à connaître les tribus du Rif et ses habitants ; ils sont dans un tel état d'abaissement *qu'ils ne respectent que la force et suivent le premier intrigant venu ; voyez l'Agitateur, avec le peu d'hommes dont il dispose, dans un pays qui n'est pas le sien, quels résultats il obtient grâce à ses embûches, ses artifices et sa politique avisée, alors que nous, qui avons le nombre, nous ne les obtenons pas, faute d'habileté politique. Il ne faut rien attendre désormais de ces tribus que par le moyen d'une énergique fermeté, alliée à une bonne politique et à une saine administration, afin de transformer leurs dispositions, de leur inspirer assez de crainte pour les réveiller du sommeil léthargique où les plongent leurs passions et de les ramener dans la bonne voie. Ce que disent les gens du Rif des craintes que leur occasionne la présence de l'Agitateur, n'est de leur part que mensonge et hypocrisie ; comment peuvent-ils le redouter alors que chaque tribu compte de 10. à 20.000 combattants ? Ces gens sont de mauvaise foi, ils attendent ce qu'il fera et se décideront, le cas échéant, à lui faire face et à le combattre, se réservant*

de dire, dans le cas contraire, que n'ayant pas d'instructions pour lui faire opposition, on ne peut leur adresser de reproches ; Dieu les extermine. Sont-ils hypocrites ! »

On voit d'après ces quelques citations que la situation du Rif, il y a quatre-vingts ans, ressemblait beaucoup à ce qu'elle est aujourd'hui et que notre installation en Algérie y avait produit un soulèvement analogue à celui causé par le Protectorat. Sans doute les intrigues européennes jouent dans l'insurrection d'Abdelkerim un rôle plus important que celui qu'elles ont pu jouer dans les agissements d'Abdelqader, mais on peut se rendre compte que les populations du Rif ont toujours été par elles-mêmes un élément facile à exploiter par les auteurs de troubles et que toutes les occasions leur paraissent favorables pour pouvoir, sous prétexte de guerre sainte, se révolter contre le pouvoir du Makhzen et chercher à vivre aux dépens des tribus qui les entourent.

La correspondance du Sultan Moulay Abderrahman avec son fils Sidi Mohammed au moment de notre établissement en Algérie constitue une excellente documentation, non seulement au point de vue historique, mais aussi au point de vue de la politique du Makhzen. On peut en tirer de précieux enseignements pour l'orientation d'une politique indigène avertie, désireuse d'arriver à atteindre la population elle-même dans la mesure du possible.

La haine du *Chrétien infidèle* est l'argument fondamental sur lequel toute la politique du Makhzen est établie ; tous les actes de Moulay Abderrahman sont expliqués par son zèle pour la religion, par sa haine de l'infidèle, c'est le *leitmotiv* qui revient inlassablement dans toute sa correspondance. Il n'y est jamais question des Français, ni du roi de France, ni du Gouvernement français, mais de l'infidèle.

On sait que toute la politique du Makhzen consiste à entretenir les tribus dans la haine profonde de cet infidèle et d'empêcher par tous les moyens un contact qui serait de nature à permettre

à cette haine de disparaître. Il faut que le Chrétien reste dans l'esprit du peuple un être d'une race inférieure et méprisée, apportant avec lui toutes les souillures, et dont la seule présence peut compromettre le salut éternel des musulmans.

Cet état d'esprit habilement entretenu peut encore permettre, si l'on s'en rend bien compte, d'expliquer bien des difficultés et bien des confusions. Je me réserve d'ailleurs de vous parler prochainement de la politique indigène ; en attendant, je reviens au Rif. On est frappé d'une chose dans la correspondance du Sultan Moulay Abderrahman, c'est qu'il ne fait aucune allusion aux confréries religieuses du Rif, ni à l'influence de ces confréries. Elles existaient cependant et le silence du Sultan sur leur action, permet de supposer que l'influence des Zaouïas disparaît le plus souvent devant le prestige d'un homme qui exerce son autorité par la force et quelquefois même par la terreur. Les Zaouïas peuvent préparer la route à un de ces hommes pour lui permettre d'arriver au pouvoir ; mais le premier acte de cet homme lorsque son but est atteint, est d'abaisser les Zaouïas ; c'est ce qui s'est produit pour les Saadiens dont l'avènement avait été préparé par les Zaouïas issues de Djazouli. De même au xvii^e siècle, là où s'exerçait l'autorité de l'Émir de guerre sainte Mohammed El-Ayachi on ne parle plus des Zaouïas, et aujourd'hui même, dans le Rif, l'influence des nombreuses Zaouïas qui s'y trouvent, des Chorfa d'Ouazzan, des Derqaoua, des Oulad Akhamlich, des Oulad El-Baqqal et d'autres moins importantes semble avoir complètement disparu devant l'autorité matérielle et brutale d'Abdelkerim. Cela ne veut pas dire que l'influence des Zaouïas soit complètement détruite ni que les liens qui relient les uns aux autres les membres d'une même confrérie soient définitivement brisés, mais toute cette organisation qui subsiste toujours à l'état latent est momentanément obligée de subir la force brutale qui s'impose, souvent même de se mettre au service de cette force pour n'être pas emportée

par elle d'une part et dans l'espoir également d'en tirer profit dans la mesure du possible.

Il est certain que les chefs des Zaouïas du Rif n'ont pas vu sans un réel déplaisir disparaître leur autorité sur les tribus et les profits qu'ils en tiraient ; mais, ils ont dû céder à la force, et dans l'impossibilité où ils étaient d'entamer une lutte où ils se rendaient compte qu'ils seraient battus, ils ont suivi le mouvement qu'ils ne pouvaient empêcher et se sont mis à la remorque de l'homme dont l'arbitraire s'imposait. Le rôle des Zaouïas en bled Es-Siba comme le Rif consiste surtout à servir d'abri aux victimes de l'anarchie générale, à intervenir dans les querelles et à chercher des accommodements, enfin à permettre aux habitants des tribus de s'acquitter de leur aumône légale (Zakat et Achour) sans la verser au Bit El-Mal, c'est-à-dire au Makhzen. Cette dernière fonction des Zaouïas est certainement pour elles la plus profitable et l'organisation du Makhzen d'Abdelkerim, en centralisant tous les impôts et même les revenus des habous au bénéfice du Gouvernement rifain, c'est-à-dire en créant un Bit El-Mal unique de ce nouveau Makhzen, a causé aux Zaouïas un préjudice considérable.

Il y a donc de fortes raisons de croire que les Zaouïas du Rif, même celles qui semblent marcher d'accord avec Abdelkerim, et qui se sont le plus compromises avec lui, ne demanderaient pas mieux que de revenir à l'ancien état de choses et à être débarrassées de ce Makhzen local qui a détruit leurs prérogatives et qui les prive de leurs principales sources de revenus. Encore faudrait-il, pour qu'elles se décidassent à agir, que d'une part la puissance d'Abdelkerim fût déjà suffisamment ébranlée, et ensuite que ces Zaouïas pussent être assurées que l'autorité quelle qu'elle soit qui remplacera celle d'Abdelkerim leur assurera la survivance d'au moins une partie de leurs anciens privilèges.

C'est là en effet un côté spécial de la question indigène

à laquelle on ne s'est peut-être pas suffisamment arrêté. Jusqu'à présent, les réformes que l'organisation du pays, comme nous devons la comprendre, rendent indispensables, ont été surtout soumises à l'agrément ou confiées à la collaboration des classes privilégiées qui vivaient de l'état de choses que ces réformes devaient modifier. Elles risquaient d'être mal accueillies et médiocrement appliquées.

Quoi qu'il en soit et pour très diminuée que soit actuellement l'influence des Zaouïas du Rif, elles peuvent encore au cas échéant être des moyens d'action que l'on aurait tort de négliger ; en attendant mieux, elles peuvent servir à centraliser dans les différentes tribus les éléments de mécontentement, et ces centralisations locales de résistance à l'autorité d'Abdelkerim faciliter la désagrégation du bloc rifain. L'étude des confréries rifaines peut donc être d'un très grand intérêt ; j'en ai fait l'année dernière une très légère ébauche, et sans déflorer l'œuvre entreprise par M. le lieutenant de vaisseau Montagne, je puis utiliser l'enquête qu'il a faite à ce sujet et qu'il a bien voulu me communiquer. J'ai trouvé dans ces documents des renseignements très intéressants et, sans faire une étude méthodique de la question, je me contenterai de signaler quelques particularités assez curieuses, entre autres sur les origines que l'on peut qualifier de phonétiques de certaines généalogies.

Les Zaouïas les plus nombreuses du Rif sont celles des Oulad Akhamlich dont j'ai parlé l'année dernière ; l'importance très réelle de cette famille pouvait rendre très intéressant de retrouver ses attaches et son origine : toutes mes recherches pour retrouver l'étymologie du nom d'Akhamlich, de consonnance plutôt berbère, quoiqu'on puisse le rattacher à une racine arabe, ont été jusqu'à présent inutiles ; quant à l'origine de cette famille, j'en suis toujours à l'hypothèse basée uniquement sur une ressemblance de nom, qu'elle peut descendre de Sidi Khamlich, fils de M'Hammed ben Daoud Eç-Cenhadji, qui est mort entre

1524 et 1533 dans les Ouled Bou Ziri des Chaouïa ; ce Khamlich ne serait pas lui-même allé dans le Rif : son tombeau se trouve en effet à Ras El-Aïn, dans les Mzab des Chaouïa, et le nom d'Akhamlich n'apparaît dans le Rif que plus tard ; ce qui est positif, c'est que toutes les Zaouïas des Akhamlich appartiennent à la confrérie Naciriya et que d'ailleurs il n'y a pas de confrérie Khamlichiya. On peut donc supposer que le premier Akhamlich du Rif appartenait aux Khemalcha des Chaouïas et que, Cenhadji lui-même et affilié à la confrérie de Sidi M'Hammed ben Naçer de Tamegrout qui vivait à la fin du xvii^e siècle, il serait venu dans les Cenhadja de Sereir, comme Moqaddem des Naciriya, pour y répandre l'ouerd de cette confrérie ; de nombreuses Zaouïas Naciriya ont été ainsi fondées dans le Rif par le premier Akhamlich et par ses descendants et ces Zaouïas ont pris le nom de leurs fondateurs, de telle sorte que c'est la famille des Akhamlich qui a profité de la diffusion dans ces tribus de l'Ouerd En-Naciri. On peut remarquer en effet qu'il n'y a dans le Rif aucune Zaouïa connue sous le nom de Naciriya, tandis que les Zaouïas des Oulad Akhamlich sont très nombreuses ; d'autre part, il est de notoriété publique que l'Ouerd En-Naciri y est très répandu depuis plus de deux cents ans. D'après les renseignements recueillis par le lieutenant de vaisseau Montagne, le premier Akhamlich connu s'appelait Yahia et son tombeau se trouve à Imsed, dans la tribu des Beni Bchir des Cenhadja de Sereir. On peut approximativement retrouver la date de l'existence de ce Sidi Yahia par la biographie donnée par la Salouat El-Anfas d'un Akhamlich enterré à El-Qçar El-Kebir, qui s'appelle Ali ben Abdelouahad ben Ahmed ben Yahia Akhamlich Eç-Cenhadji et qui serait mort en 1856. En comptant trois ancêtres par siècle, cela ferait vivre Sidi Yahia Akhamlich au commencement du xviii^e siècle, peut-être même à la fin du xvii^e.

La biographie de Sidi Ali Akhamlich, qui se trouve dans la Salouat El-Anfas, peut aussi permettre d'expliquer un fait très

singulier cité par le lieutenant de vaisseau Montagne. Dans les renseignements qu'il a recueillis sur la famille des Oulad Akhamlich on trouve, entre autres choses très intéressantes, qu'il y a, dans la tribu des Zerket, sur la limite de celle de Targuist, des Chorfa Ghalbiyn autour des tombeaux de Sidi Bou Ghileb d'El-Qçar El-Kebir et de onze membres de sa famille. A peu de distance, à Timilout, se trouve la Zaouïa Khemalcha, dite de Bou Ghileb, fondée il y a une vingtaine d'années par Mohammed Eç-Ceddiq El-Khamlichi ; c'est actuellement le centre religieux et politique le plus important de toute la région comprise entre les Beni Zeroual et les Beni Ouriaghel. Il est facile de faire le rapprochement entre ce Sidi Bou Ghileb, originaire d'El-Qçar El-Kebir, et le patron de cette ville, Moulay Ali Boughaleb, qui y est mort entre 568 et 573 de l'hégire, c'est-à-dire entre 1173 et 1178 de notre ère, et qui y a été enterré. Il n'a pas laissé de postérité et son tombeau, qui est universellement connu, est un des sanctuaires les plus vénérés de la région. Par quel phénomène y a-t-il dans la tribu des Zerket des Cenhadja de Sereir un tombeau de ce même personnage accompagné de ceux de onze de ses descendants ? Il semble bien que l'on se trouve là devant une de ces légendes extraordinaires, tirées par l'imagination populaire à l'aide de déformations successives tout à fait inattendues, d'un fait qui n'a avec cette légende elle-même qu'un rapport très lointain et, comme je le disais tout à l'heure, basée sur la phonétique plus que sur toute autre chose.

Aboul'Hasan Ali ben Abdelouahad ben Ahmed ben Yahia Akhamlich Eç-Cenhadji, dont la Salouat El-Anfas donne la biographie, serait mort à El-Qçar en 1272 de l'hégire, c'est-à-dire en 1856, il y a donc 70 ans ; il a été enterré dans le sanctuaire de Moulay Ali bou Ghaleb El-Ançari, dont le tombeau se trouve à l'extérieur de Bab Sebta. C'est par erreur que j'ai dit l'année dernière qu'il avait été enterré à Fès. En revoyant le texte, qui peut prêter à confusion, j'ai acquis la certitude que c'est bien à

El-Qçar que se trouve son tombeau, où il est d'ailleurs peu connu. Ce Moulay Ali Bou Ghaleb n'est pas le même que celui de Fès, qui est mort au VIII^e siècle ou au IX^e de l'hégire, XIV^e ou XV^e siècle de notre ère, c'est-à-dire près de 300 ans après celui d'El-Qçar. La reconstitution de la légende, qui place dans la tribu de Zerket le tombeau de Moulay Ali Bou Ghaleb d'El-Qçar, peut donc se faire de la façon suivante : Ali Akhamlich a été enterré à El-Qçar dans le sanctuaire de Moulay Ali Bou Ghaleb ; ses descendants sont devenus les Oulad Akhamlich de Bou Ghaleb, puis les Oulad Bou Ghaleb et la croyance populaire a fini par placer dans la tribu de Zerket, où habitent les descendants de Ali El-Khamlichi, le tombeau de Moulay Ali Bou Ghaleb El-Ançari El Qoraïchi El-Andalousi, qui est enterré à El-Qçar, qui n'a jamais été ni au Rif ni chez les Zerket, et qui n'a absolument rien de commun avec les Oulad Akhamlich, dont Yahia, le premier ancêtre connu, vivait plusieurs siècles plus tard. La confusion a été facilitée du fait que le Khamlichi s'appelle Ali, comme le patron d'El Qçar dans le sanctuaire duquel il est enterré.

Il y a là un exemple frappant du danger que présentent souvent les renseignements locaux : ils sont exacts sans doute en ce sens qu'ils rapportent exactement ce que croient les gens qui renseignent, mais c'est ce qu'ils croient qui est faux. C'est d'ailleurs de médiocre importance et le sens critique n'est pas toujours nécessaire à la précision des renseignements. De tout cela un fait subsiste, c'est qu'il y a dans la tribu de Zerket, sous le patronnage et sous l'invocation de Moulay Ali Bou Ghaleb d'El-Qçar, un centre religieux qui a une grande influence dans la région.

D'après les renseignements du lieutenant de vaisseau Montagne, ainsi que d'après ceux donnés par M. Clément Cerdeira, interprète du Haut Commissariat espagnol à Tétouan, dans une note de la traduction qu'il a bien voulu faire de ma

conférence de l'année dernière sur le Rif, le principal personnage de ce centre religieux est aujourd'hui Sidi Mohammed Bou Ghileb *ould El-Liahamadia*, dit M. Cerdeira « dont la mère est des Beni Ahmed des Cenhadja », dit M. Montagne. Il n'est donc pas douteux qu'il s'agit bien du même personnage et il est très intéressant de voir, les renseignements espagnols et français se recouper aussi exactement. D'après M. Cerdeira, « les Oulad Akhamlich ont de fortes relations politico-religieuses avec les Chorfa Raisouniyn des Zaouïas de Tétouan et de Tazerout ; ces relations proviennent de ce que l'ancêtre du chef actuel de la famille Akhamlich était disciple de Sidi Mohammed ben Ali Er-Raisouni et de son fils, Ali enterré à Tétouan. Ce prestigieux Chérif, ajoute M. Cerdeira, exerçait une influence efficace sur le Sultan Sidi Mohammed ben Abdallah et il a usé en plusieurs occasions de cette influence en faveur de la Zaouïa des Akhamlich, de telle sorte que ceux-ci se considéraient jusqu'à un certain point comme dépendants et serviteurs reconnaissants de la Zaouïa Raisouniya, leur protectrice. Ils sont restés fidèles à cette alliance jusqu'à ce que Sidi Abdessalam Berraisoun en ait encore resserré les liens avec le chef actuel des Akhamlich, nommé Sidi Mohammed *ould El-Liahamadia*, à qui obéissent toutes les tribus Cenhadja, qu'ils vénèrent sans exception et en qui tous ont confiance pour son intelligence, son activité et son prestige. A l'époque où le Chérif Moulay Ahmed Er-Raisouni était campé avec sa mehalla à Dar Ben Karrich, cet Akhamlich accourut pour le voir accompagné de nombreux contingents, et une étroite amitié a toujours régné entre eux ».

Cette espèce de dépendance des Oulad Akhamlich vis-à-vis des Chorfa Berraisoul, qui n'a pas empêché Mohammed de Bou Ghileb d'abandonner Raisouli, qu'il était allé voir à Dar Ben Karrich, et d'être « le champion religieux de la cause d'Abdelkerim », est une preuve de plus que l'influence des Zaouïas ne résiste pas à une situation de fait bien établie et qu'elle se met

au service du plus fort quand elle se sent incapable de le combattre utilement. Ses attaches religieuses ainsi que son intérêt comme chef de Zaouïa engageaient Mohammed Akhamlich de Bou Ghaleb à s'ailier à Raisouli contre Abdelkerim ; il en a peut-être bien eu l'intention, mais après s'être rendu compte de l'inutilité de cette fidélité, il s'est mis du côté du vainqueur pour éviter d'être entraîné dans la chute de Raisouli, qu'il jugeait inéluctable ; il en fera sans doute autant si le manche change de côté ; on en revient donc toujours à la même conclusion que si les Zaouïas peuvent contribuer à former un parti, elles ne peuvent pas lutter contre une force matérielle qui s'impose. Quant à l'origine chérifienne attribuée aux Oulad Akhamlich, qui est généralement admise, elle est peut-être fondée et leur nom de forme plutôt berbère non plus que l'ethnique « Eç-Cenhadji » qui accompagne ce nom ne sont une preuve qu'ils ne soient pas descendants du prophète. D'autre part, malgré toutes mes recherches, il m'a été jusqu'à présent impossible de rétablir leur filiation. Je me suis adressé à Tanger à un Akhamlich et je lui ai demandé s'il avait une généalogie de sa famille ; il m'a répondu qu'il m'enverrait un livre où je trouverais tous les renseignements : il m'a en effet envoyé un manuscrit arabe qui est tout simplement le *Kitab ettahqiq fi' nasab el-wathiq* d'El-Achmaoui, ouvrage sans date et peu estimé. On suppose que son auteur vivait au XVIII^e siècle ; quoi qu'il en soit, il n'y est absolument pas question des Oulad Akhamlich. J'ai retourné l'ouvrage à son propriétaire avec tous mes remerciements. Il s'en trouve un exemplaire à la bibliothèque de Rabat, sous le n^o 406. Tous les ouvrages hagiographiques que j'ai pu consulter sont restés également muets sur les Akhamlich, sauf la *Salouat El-Anfas* qui en cite deux : l'un Aboul'Hasan Ali, dont je viens de parler, et qui est enterré à El-Qçar, au sanctuaire de Moulay Ali Bou Ghaleb, l'autre Mohammed ben Mohammed El-Hafyan, mort en 1880, et qui est enterré, d'après la *Salouat*, dans les Beni Bou Neçar,

avec son père Mohammed El-Hafyan, c'est-à-dire à la Zaouïa des Qnater. Enfin, dans un ouvrage de généalogies chérifiennes, « Ed-Dourar El-Bahiya », du Chérif Alaoui Idris El-Fodaïli, j'ai trouvé à la fin du chapitre sur la descendance d'Ahmed ben Idris la phrase suivante : « Et à cette branche appartiennent les Oulad Khamlich qui font partie des Guennouniyn et Dieu en sait davantage ». Et c'est tout : pas de généalogie, pas de détails sur les Oulad Khamlich, ni sur leur résidence ni sur l'origine de leur nom, rien que cette simple affirmation que les Oulad Khamlich descendent d'Ahmed ben Idris et qu'ils font partie des Guennouniyn. D'après le même ouvrage, Ahmed ben Idris, lors du partage du Maroc, avait reçu les Haskoura, le Fazaz et les tribus voisines. Parmi ses descendants, on trouve un Ahmed ben Qannoun ou Guennoun qui est allé dans le Sahara et dont les enfants se sont établis dans les Beni Mestara et surtout chez les Meghraoua ; on les a appelés les Guennouniyn. D'après d'autres ouvrages, Ahmed ben Idris aurait reçu en partage Meknès, le Fazaz et la ville de Tadla ; le généalogiste Abdelqader Ech-Chabihi, qui écrivait sous le règne de Moulay Rechid, au xvii^e siècle, dit qu'il a reçu en partage le Hapt, c'est-à-dire le territoire qui s'étend entre El-Qçar El-Kebir et le détroit de Gibraltar. D'autre part, un généalogiste officiel, Ibn Rahmoun, fait descendre les Guennouniyn de Qasem ben Idris, de telle sorte qu'il n'est pas aisé de retrouver avec certitude la généalogie des Akhamlich au milieu de toutes ces contradictions et qu'on en est encore une fois réduit aux hypothèses. Dans une note de sa traduction, M. Cerdeira dit que les Oulad Akhamlich sont Chorfa Idrisites, descendants de Sidi Ahmed ben Mohammed ben Idris. Or, d'après la Salouat El-Anfas, Moulay Ali Bou Ghaleb Eç-Çarioui El-Yazghi, enterré à Fès, serait lui-même chérif Idrisi et descendant de Sidi Ahmed ben Mohammed ben Idris. On peut arriver ainsi à retrouver, si ce n'est la vérité sur l'origine des Akhamlich, au moins l'explication à peu près

vraisemblable de l'origine qui leur est attribuée par la notoriété publique ; il a suffi qu'Ali ben Abdelouahad ben Ahmed ben Yahia Akhamlich ait été enterré dans le tombeau de Moulay Ali bou Ghaleb El-Ançari, à El-Qçar, pour en faire un de ses descendants, et l'homonyme de ce personnage enterré à Fès et avec lequel il est confondu par le vulgaire ayant été pourvu d'une généalogie le faisant remonter à Ahmed ben Mohammed ben Idris, les Akhamlich se sont trouvés devenir Chorfa Idrisites. Sans doute les Akhamlich eux-mêmes paraissent avoir quelque peu confondu le Moulay Ali Bou Ghaleb Idrisite de Fès avec son homonyme andalou d'El-Qçar, mais c'est là une question de médiocre importance ; ils se rattachent par un tombeau à un personnage illustre qui a une qoubba à Fès ou à El-Qçar, peu importe ; ils ont pris le nom de ce personnage qui est devenu leur ancêtre et, pour mieux s'en assurer la propriété, ils lui ont même créé un tombeau chez eux, ce qui rend leur origine chéri-fienne incontestable.

Lorsque je me suis rendu compte qu'Ali Akhamlich était enterré, non pas à Fès, mais à El-Qçar, j'ai fait une enquête de ce côté : il en est résulté qu'en effet la tombe d'un Akhamlich se trouvait dans le sanctuaire de Moulay Ali Bou Ghaleb, près du tombeau de Sidi Ahmed ben Ibrahim Ghailan, mort en 953 de l'hégire, 1546 J.-C. La tradition ajoute que le fameux Moujahid Aboul'Abbas Ahmed El-Khadir Ghailan, tué le 20 Djoumada I de l'année 1084 (5 octobre 1673), à El-Qçar, par Moulay Ismaïl, contre lequel il s'était révolté, avait sa sépulture à cet endroit et que le Khamlichi qui y était également enterré était khalifa du Pacha Ahmed ben Ali Er-Rifi et qu'il fut tué à la bataille qui se livra au Minzah d'El-Qçar le 4 Djoumada II de l'année 1156 (2 juillet 1743), entre le Sultan Moulay Abdallah et le Pacha Ahmed, et où le Pacha fut tué lui-même. Cette tradition populaire, qui réunit dans le même sanctuaire les tombeaux des deux révoltés contre la dynastie actuelle tués à El-Qçar,

modifie complètement, si elle est exacte, la généalogie des Akhamlich. D'après la Salouat, en effet, l'Akhamlich enterré à El-Qçar, s'appelait Ali ben Abdelouahad ben Ahmed ben Yahia ; ce Yahia est le premier ancêtre connu des Akhamlich. Si Ali Akhamlich est mort en 1743, comme le dit la tradition d'El-Qçar, et non en 1856, comme le dit la Salouat, cela reporte à plus d'un siècle en arrière l'époque où vivait Yahia et ce personnage pouvait être contemporain de Sidi M'Hammed ben Naçar de Tamegrout, le fondateur de la confrérie Naciriya, qui est mort vers 1670. Étant donné que les Akhamlich semblent avoir été dans le Rif les principaux propagateurs de l'Ouerd En-Naciri, qui est toujours celui de toutes leurs Zaouïas et que, en fait, les Zaouïas Akhamlich sont uniquement des Zaouïas Naciriya, la présence d'un Akhamlich dans les troupes du Pacha Ahmed ben Ali semble assez naturelle. Le père du Pacha Ahmed, le Pacha Ali ben Abdallah El-Hamami, le chef des combattants de guerre sainte du Rif, qui ont repris Tanger, Larache, Arzila et Mehdia, et tous ses Rifains étaient affiliés à la confrérie de Sidi M'Hammed ben Naçar. Il est intéressant de toute façon de constater que la tradition populaire rapproche les noms d'Akhamlich et du Pacha Ahmed ben Ali, et quant à l'exactitude des faits eux-mêmes, c'est le cas de dire comme les auteurs arabes : « Oua Allah alem » et Dieu sait la vérité.

En cherchant des documents sur les Akhamlich, j'ai retrouvé ce que j'écrivais moi-même à leur sujet dans un article intitulé « L'Organisme Marocain » et qui a paru dans la Revue du Monde Musulman en septembre 1909. Voici ce que je disais il y a dix-sept ans à propos des liens qui unissent la confrérie Naciriya et les Akhamlich et sur les prétentions de ces derniers à la qualité de Chérif :

« Toute la politique de Moulay El-Hasan vis-à-vis des Berbères a d'ailleurs consisté à les rendre impuissants en entretenant des dissensions entre eux, et à leur faire payer des impôts sous pré-

texte de préparer la guerre sainte, objet de leurs désirs depuis que nous occupons l'Algérie, et qu'il leur promettait toujours. Il est arrivé ainsi à neutraliser pendant tout son règne cette force intérieure qui, toujours insoumise pendant tant de siècles, constitue l'organisme le plus vivant du Maroc, et ne tarderait pas à s'en rendre maître si son amour de l'indépendance et ses divisions intestines lui permettaient d'être réunie dans une seule main.

« Ce n'est pas seulement dans cette région centrale du Maroc que la confrérie fondée par Sidi M'hammed ben Mohammed ben Nacer compte un grand nombre d'adhérents ; elle a des Zaouïas dans presque toutes les villes et, de plus, d'autres Zaouïas connues sous des noms différents, doivent leur origine à celle des Naciriya et procèdent d'elle. Il y a lieu à ce propos d'établir une distinction entre Sidi Mahammed et Sidi Ali ben Nacer. Le premier est considéré comme ayant établi l'ouerd « En-Naciri », qui se transmet toujours en son nom ; le deuxième, Sidi Ali, est le patron des Rimaya, les tireurs. Toutes les confréries de tireurs du Maroc sont placées sous l'invocation de Sidi Ali ben Nacer, qui se trouve de ce fait le patron de tous les combattants dans toutes les tribus. Par le patronage de Sidi Ali ben Nacer sur les tireurs, plus que par l'ouerd de Sidi M'hammed, la confrérie Naciriya a étendu partout son influence. Parmi les Zaouïas qui sont ainsi sous le patronage des Naciriya, il faut citer celle des Cherqaoua à Bou'l Djad. Sidi Bou Abid Ech-Cherqi est le patron des cavaliers ; la Zaouïa de Moulay Boucheta El-Khammar, en Fichtala : celle des Oulad El-Baqqal à El-Haraïaq dans la tribu des Ghezaoua : celle des Oulad Akhamlich dans les Cenhadja du Rif.

« Nous avons trouvé peu de renseignements sur cette dernière famille dont le chef actuel est à la tête de l'organisation de résistance des Rifains contre l'envahissement espagnol. Cependant, d'après les recherches faites sur l'ordre du Sultan Moulay Er-

Rechid (au xvii^e siècle), par Abdelqader ben Abbou Ech-Chabihi El-Hasani, naqib des Chorfa de Fès, sur le bien-fondé des prétentions au Chérifat de certaines familles, il est établi que le Hadj Mohammed Khamlich Er-Rifi, qui vivait à cette époque à Fès, dans le quartier de Djoutia, n'était pas d'origine chérifienne. Cette déclaration est en contradiction avec l'opinion que nous avons entendu émettre que les Oulad Akhamlich étaient Chorfa Alamyin. D'après d'autres renseignements, cette famille n'est effectivement pas d'origine chérifienne, mais Sidi Yahia Akhamlich, qui vivait du temps de Sidi M'hamed ben Nacer, a reçu de lui la baraka, et ses descendants, à partir de cette époque, continuent à jouir de ce fait d'une grande influence. Cette opinion est la plus répandue et c'est bien effectivement le baraka Naciriya qui est l'objet de la vénération qui entoure les Oulad Akhamlich et la véritable raison d'être de l'influence qu'ils exercent sur les populations rifaines. Déjà, lors de la guerre de Tétouan, en 1859-60, le père de Sidi Mohammed Akhamlich, qui dirige aujourd'hui la guerre sainte contre les Espagnols, avait réuni des contingents rifains considérables et les amenait à Moulay El-Abbas. Il arriva le lendemain du jour de la signature de la paix.

« En résumé, on peut dire que l'influence des Naciriya par les sociétés de Rimaya (tireurs) placés sous l'invocation de Sidi Ali ben Nacer, s'étend sur le Maroc tout entier, tant par les confréries Naciriya proprement dites que par celles qui, sous un autre nom, ne sont que des émanations de la même baraka. Sous ce vocable, on peut retrouver aisément le principe qui était la raison d'être de la Zaouïa de Dila et est encore aujourd'hui celle des M'haouch et des Akhamlich, c'est-à-dire l'existence d'un organisme Cenhadji et la vitalité considérable de cet organisme qui a survécu à la nation Cenhadja en conservant à l'état d'instinct l'espoir de la reconstituer.

« La confrérie Naciriya est comme le lien qui rattache les tron-

çons épars de la nation Cenhadjia, comme le véhicule du sentiment commun qui se retrouve dans ses fractions séparées les unes des autres, de façon, malgré leur séparation, à donner à toutes ces fractions un mouvement d'ensemble dans une même direction. »

A propos des Amhaouch il peut être intéressant de remarquer qu'il y a chez les Akhamlich un Ahmed surnommé Amhaouch, qui vit à la Zaouïa de Bou Serghin dans les Beni Seddat. On peut retrouver là un souvenir du lien qui attache les Ahmaouch du Moyen Atlas à la confrérie Naciriya.

Il semble bien qu'il y ait des Akhamlich dans la plupart des grands mouvements du Rif : Ali Akhamlich qui, d'après la tradition, était Khalifa du Pacha Ahmed ben Ali en 1743 ; Mohammed Akhamlich, dans la guerre contre l'Espagne, en 1859-60 ; son fils Mohammed, dans la campagne contre les Espagnols de Melilla, en 1909. Le mouvement actuel n'est après tout pas autre chose qu'une des manifestations de l'état de guerre sainte dans lequel le Rif n'a pas cessé d'être depuis l'occupation de Melilla. Provoqué par les différentes confréries et plus particulièrement depuis le xvii^e siècle par celle des Naciriya, représentée par les Akhamlich, ce sentiment de guerre sainte a été exploité par Mohammed ben Abdelkerim, qui s'en est servi grâce à des appuis étrangers pour établir sa propre autorité au-dessus de celle des confréries et pour les dominer elles-mêmes.

Pour en revenir aux Akhamlich, il résulte de l'ouvrage de généalogie d'Abdelqader Ech-Chabihi que cette famille était déjà célèbre au xvii^e siècle et qu'elle avait à cette époque des prétentions chérifiennes qui ont été reconnues sans fondement.

En laissant de côté les prétentions chérifiennes plus ou moins justifiées des Oulad Akhamlich, qui ont d'ailleurs une importance relative, et pour en venir à des constatations plus immédiatement pratiques, on a pu reconstituer la division de cette famille en quatre branches principales qui descendent toutes de Sidi Yahia,

le premier ancêtre connu qui paraisse authentique, et qui a son tombeau à Imsed dans les Beni Bechir, ce sont : les Oulad El-Fasi, les Oulad Derouïch, les Oulad Ceddiq et les Oulad Sidi El-Hadj Ali. La branche la plus importante paraît être celle des Oulad Çeddiq. Dans cette classification ne se trouve pas la descendance de Ali ben Abdelouahad ben Ahmed ben Yahia, celui qui est enterré à El-Qçar, et il resterait encore une ou plusieurs branches colatérales à retrouver. Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut déjà savoir, c'est que la famille Akhamlich paraît être celle qui a, dans les Cenhadja de Sereir et dans le Rif, le plus grand nombre de Zaouïas.

Sans rechercher toutes les Zaouïas des nombreux Chorfa Idrisites venus à différentes époques du Djebel Alem ou appartenant aux Chorfa Amraniyn venus probablement des Ghomara, il est certain que la Zaouïa chérifienne la plus authentique et la plus importante est celle des Chorfa d'Ouezzan de Senada, chez les Beni Itteft, et non chez les Beni Boufrah, comme je l'ai dit par erreur l'année dernière. J'ai d'ailleurs, paraît-il, fait à propos de cette Zaouïa une autre erreur que je m'empresse de corriger. D'après les renseignements recueillis à diverses sources, j'ai dit que le fondateur de la Zaouïa de Senada était Sidi Abdallah ben Ibrahim ben Abdallah Ech-Cherif, le petit-fils par conséquent du fondateur de la Zaouïa. Or le chérif d'Ouezzan Moulay Ali ben Abdessalam, qui habitait Tanger et qui doit venir prochainement s'installer à Salé, a bien voulu faire des recherches à ce sujet dans les archives de sa famille et il m'envoie la généalogie de Sidi Ahmido de Senada d'après cette enquête :

Ahmido ben Ibrahim ben Mohammed ben Ibrahim (le fondateur de la Zaouïa de Senada) ben Abdessalam (enterré dans le Rif) ben El-Arbi El-Kebir ben Tihami ben Mohammed ben Abdallah Cherif. La Zaouïa de Senada aurait donc été fondée à la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e siècle et son fondateur Moulay Ibrahim appartiendrait à la branche de Mou-

lay Tihami, une des deux branches de la famille d'Ouazzan, mais qui ne constitue pas une confrérie séparée ; les Taïbiyn, descendants de Moulay Taïeb ben Mohammed, et les Tihama, descendants de son frère Moulay Tihami forment en effet une seule confrérie : la baraka du fondateur, Moulay Abdallah reste dans la branche des Taïbiyn. Outre la Zaouïa de Senada chez les Beni Itteft, la confrérie d'Ouezzan a une autre Zaouïa à Ichouken dans les Beni Khaled. Ainsi que je le disais l'année dernière, il y a des Derqaoua dans le Rif, mais il ne semble pas que cette confrérie y ait des Zaouïas, et les Derqaoua du Rif doivent être divisés entre ceux qui se rattachent à la grande Zaouïa principale de Bou Berih, dans les Beni Zeroual, et ceux de la Zaouïa de Touchgan dans les Ghomara, fondée il y a environ un siècle par Ahmed ben Moumen et dirigée aujourd'hui par son petit-fils, Mohammed ben Ceddiq, qui habite Tanger.

On trouve également dans le Rif des Oulad El-Baqqal : leur influence locale n'est sans doute pas très considérable, mais ils peuvent constituer un lien entre le Rif et les Djebala, par leur Zaouïa principale d'El-Haraïaq dans les Ghezaoua, à peu de distance au sud de Chefchaouen. Les Oulad El-Baqqal, se prétendent également Chorfa de la descendance de Sidi Hamza ben Idris ; ces prétentions, qui ne paraissent pas sérieusement établies, et qui sont contestées par plusieurs généalogistes arabes, tels que Ibn Rahmoun, dans les *Choudour Ed-Dahab*, et par Soulayman El-Haouat, dans les *Boudour Ed-Daouïa*, sont cependant admises dans le peuple comme une certitude absolue. L'illustration de cette famille remonte à Sidi Allal El-Hadj El-Baqqal, enterré à El-Haraïaq, et qui était contemporain du Sultan Saadien Abdallah El-Ghalib Billah, qui a régné de 1557 à 1574. L'influence des Oulad El-Baqqal s'exerçait particulièrement dans les tribus comprises entre Moulay Boucheta des Fichtala et Chefchaouen, jusque dans les Ghomara. Les autres tribus des Djebala du Nord subissaient plus directement l'influence du

sanctuaire de Moulay Abdessalam et des Chorfa du Djebel Alem. L'établissement au xvii^e siècle de la Zaouïa d'Ouezzan, favorisé par la dynastie alaouite, a forcément contrarié l'influence des Oulad El-Baqqal et la politique des Alaouites dans cette région a toujours consisté à chercher à neutraliser l'influence de ces différentes Zaouïas en les opposant les unes aux autres. C'est ainsi que l'on voit les Sultans, après avoir encouragé le développement de la maison d'Ouezzan contre les Chorfa du Djebel Alem et les Oulad El-Baqqal, favoriser de nouveau les Oulad Berraisoun de Tazerout et de Tétouan, et plus tard, les Oulad El-Baqqal pour contrebalancer l'influence de la Zaouïa d'Ouezzan qui leur semblait devenir dangereuse.

Le nouveau Makhzen Rifain ne semble pas s'être attardé à ce travail d'équilibre entre les différentes Zaouïas ; il a purement et simplement imposé sa volonté sans se soucier des mécontentements qu'il pouvait causer. Telle est du moins l'impression que l'on éprouve et qui serait peut-être modifiée par une étude plus approfondie de la politique intérieure du Rif.

En passant, je signale de nouveau à l'enquête la confrérie des *Haddaoua*, dont j'ai parlé il y a trois ans. La Zaouïa de Sidi Heddi se trouve dans la tribu des Beni Arous, non loin du sanctuaire de Moulay Abdessalam : on n'a aucune précision ni sur l'origine de Sidi Heddi, ni sur l'époque où il vivait, ni sur l'organisation de sa confrérie : d'après les uns Sidi Heddi était contemporain de Moulay Abdessalam, c'est à-dire qu'il vivait au vi^e siècle de l'hégire, xii^e siècle de notre ère, d'après les autres, il ne remonte qu'à l'époque de Moulay El-Arbi Ed-Derqaoui c'est-à-dire à la fin du xviii^e siècle. On ne connaît aux Haddoua ni *Hizb*, ni *Ouerd* mais un simple *Dhikr* ; ce qui caractérise cette singulière confrérie, c'est d'une part le célibat imposé à ceux qui en font partie, ensuite que le fait de fumer le kif semble un de ses principaux rites, enfin, et c'est là le point le plus important, c'est qu'ils se répandent vêtus de haillons, porteurs d'un tambour

et souvent accompagnés d'un chevreau, dans toutes les villes et dans toutes les tribus, répandant les nouvelles et les recueillant ; il y a tout lieu de penser qu'ils sont de véritables agents de renseignements et qu'il y a là toute une organisation qu'il serait utile de connaître et de surveiller. On peut remarquer également que cette confrérie semble former un État dans l'État : les agents du Makhzen semblent n'avoir aucune autorité sur les Haddaoua, qui sont administrés par leurs moqaddems, qui relèvent eux-mêmes du moqaddem principal qui habite à la Zaouïa des Beni Arous.

Il faut dire aussi quelques mots des familles arabes qui peuvent exister dans le Rif. Nous avons vu, l'année dernière, que dès la première pénétration de l'Islam au Maroc, un petit État arabe avait été fondé dans le Rif, près d'Alhucemas, par l'Hi-myarite Çalih ben Mançour. Les descendants des Arabes de Çalih sont certainement encore quelque part et, quoique perdus au milieu des Ghomara, des Cenhadja et des Zenata, ils ont peut-être conservé le souvenir de leur origine. De plus, parmi les membres du Makhzen Rifain lui-même, on trouve quatre personnages portant l'ehtnique « El-Hatmi » ; ils se prétendent descendants de Boubeker ben Arabi El-Hatimi, de Bagdad, disent-ils. Le Chaikh Mahi Ed-Din Abou Bekr Et-Ta'ï El-Hatimi, connu sous le nom de Ibn Arabi, est un des plus grands docteurs de l'Islam et il est universellement connu : il descend de Hatim Et-Ta'ï, qui vivait en Arabie avant le Prophète, et dont l'hospitalité est restée légendaire chez les Arabes. Ibn Arabi est né à Murcie en 560 (1165) et il est mort, non pas à Bagdad, mais à Damas en 638 (1240). Il est venu au Maroc en se rendant en Orient et a débarqué à Ceuta. Y a-t-il laissé de la postérité ? Il est difficile de le savoir ; ce qui est positif, c'est qu'il y a encore aujourd'hui des Hatama dans la tribu du Sérif et à El-Qçar, où ils sont considérés comme Chorfa. Ceux d'El-Qçar, interrogés sur leur origine, ont répondu que leurs ancêtres étaient venus du Rif,

à une époque qu'ils ne connaissaient pas. On trouve également à Kairouan, à Bab Es-Salam, les tombeaux des Ridjal El-Hatmi, les deux frères Yazid et Rouh Ibn Hatim, qui ont gouverné Kairouan pendant une partie de la deuxième moitié du 11^e siècle de l'hégire. D'autre part, on trouve également chez les Berbères, Abou' Hatim Yaqoub ben Habib ben Midyen Ibn Itouweft El-Maghili, qui commandait les Ibadites contre Yazid El-Hatimi, de sorte qu'il devient difficile de savoir si les Hatama du Rif sont arabes ou berbères : quoi qu'il en soit, ils revendiquent eux-mêmes une origine arabe en prétendant descendre de Boubeker Ibn Arabi.

On retrouve aussi le souvenir d'une occupation par des Arabes Mâaqil d'une partie du Rif oriental, au XIII^e siècle, et particulièrement des Doui Hosaïn, Ahlaf, Doui Mançour, Chebanat, etc. Ils habitaient le Garet et la plaine de Tafrata ; c'est là que vint les chercher, en 1252, Ali ben Ydder El-Hintati pour faire la conquête du Sous : mais le nomadisme de la plupart de ces tribus les ramenait souvent vers le Nord par la vallée de la Moulouïa. Cette mobilité des tribus Mâaqil, qui leur permettait de se maintenir dans une indépendance assez anarchique, empêchait la stabilisation du pouvoir et vers 1350, sous le règne d'Aboul' Hasan, les Oulad Hosaïn, qui étaient venus à Nekour pour s'approvisionner de blé, furent attaqués et en partie détruits par une armée Mérinide. Il semble que les Mâaqil aient, à partir de ce moment, cessé de venir dans le Rif et qu'ils se soient fixés les uns dans le Sous, les autres à l'est et au sud de la Moulouïa. Il est très vraisemblable que des survivances de ces tribus Mâaqil se soient conservées dans le pays de Nekour, c'est-à-dire dans les Beni Ouriaghel, et les prétentions de certaines familles de cette tribu à une origine si ce n'est chérifienne, au moins arabe, peuvent s'expliquer par ces souvenirs lointains devenus presque légendaires.

Ces questions d'origine et de Zaouïas semblent d'ailleurs avoir

passé au second plan devant l'établissement dans le Rif d'un pouvoir fort, qui a momentanément au moins les moyens de se maintenir au-dessus des intrigues locales et de n'en pas tenir compte. Il semblerait, en un mot, que Mohammed ben Abdelkerim est arrivé, par l'énergie de ses procédés, à obtenir une unité dans l'autorité que le Makhzen, malgré sa force et sa diplomatie, n'était jamais arrivé à imposer complètement. Il est vrai qu'il y a toujours eu dans le Makhzen lui-même des éléments qui empêchaient par leurs intrigues les Sultans d'établir une autorité effective et surtout de mettre de l'ordre dans l'administration du pays. L'ordre a toujours été la terreur du Makhzen ; c'est en effet la suppression de toutes les compromissions profitables, de tous les gros bénéfices. Les Sultans ont lutté tant qu'ils ont pu contre cet état de choses, mais le temps leur a toujours manqué pour terminer leur œuvre et la rendre assez forte pour leur survivre. Moulay Ismaïl lui-même, qui avait institué les troupes noires, *les Bouakhar*, pour avoir un corps n'appartenant à aucune tribu ni à aucun parti, n'a pu, malgré son énergie poussée jusqu'à la cruauté, édifier une œuvre durable. Immédiatement après sa mort, les Bouakhar sont devenus des prétoriens qui se vendaient au plus offrant de ses fils les uns après les autres. Les populations du Rif, plus frustes, ayant moins de besoins, sans habitudes de luxe et moins corrompues, conserveront-elles, malgré leurs traditions anarchiques, la discipline qui leur est imposée ? Il serait difficile de le dire. D'ailleurs on ne connaît l'administration rifaine que de loin et très en surface : il semble jusqu'à présent que ce ne soit qu'une œuvre de guerre qui convient au tempérament des Rifains. Résisterait-elle à la paix et la sécurité extérieure ne ramènerait-elle pas l'anarchie intérieure traditionnelle ou, si la tradition rifaine était définitivement abandonnée, ne serait-elle pas remplacée par la tradition makhzen avec toutes ses intrigues et sa corruption ? Ceux qui entretiennent à grands frais l'agitation rifaine poursuivent évidemment d'au-

tres buts que celui d'assurer l'indépendance du Rif. Il y a là un problème dont je ne connais pas suffisamment les éléments pour me hasarder à parler d'une solution. En dehors des éléments politico-financiers, qui sont d'ordre extérieur, si ce n'est diplomatique, il y a également les éléments locaux qui ont bien leur importance, c'est-à-dire la connaissance des gens et de leurs rapports sociaux et la connaissance du terrain. Ainsi que je le disais en commençant, ce sont ces éléments locaux qui sont actuellement étudiés par la Direction des Affaires indigènes ; chacun y apporte son concours dans la proportion de ses forces et de ses connaissances et il est certain que lorsque le terrain sera mieux connu, socialement et matériellement, et que toute la question sera bien mise au point, sans exagération ni dans un sens ni dans l'autre, la solution pourra être envisagée avec plus de certitude et les moyens d'y parvenir avec plus d'indépendance d'esprit et de fermeté.
